

HEATHER LEWIS

ATTENTION

ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR JULIA DORNER



Attention

Heather Lewis

Attention

*Roman traduit de l'américain
par Julia Dorner*

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Titre original : *Notice*
© Hobart Lewis et Ann Rower, 2004
© P.O.L éditeur, 2007,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-84682-100-1
www.pol-editeur.fr

1

Pendant très longtemps, je n'ai pas appelé ça faire des passes. Je quittais le travail, je traversais la rue vers la gare, et si un mec – on dirait plutôt un homme, je suppose – était descendu du train et rentrait chez lui, je lui prenais son argent.

On le faisait dans sa voiture. Je travaillais une vingtaine de minutes. Je me faisais à peu près vingt dollars, ce qui était pas mal comparé à ce que je gagnais à mon boulot de l'autre côté de la rue. En outre, il est difficile de se faire plus dans une voiture. Ou du moins c'est ce que je me disais. Même si j'imagine que ça dépend de ce qu'on est prête à faire.

Je ne faisais pas beaucoup de trucs ; je me faisais prier pour tout. Mais ils aimaient ça, un ou deux en particulier.

Je n'avais pas cherché à faire ça, mais ça s'était fait si facilement qu'on pourrait aisément prétendre le contraire. Certains l'on dit. N'empêche, à mes yeux c'était arrivé par hasard. Et si c'est vrai que j'avais besoin de l'argent, ça répondait aussi à un autre besoin chez moi. Je me fiche de ce qu'on raconte. Je comprends pourquoi on dit à des gens qu'on ne le fait que pour l'argent, à des gens qui sont en dehors de

tout ça. Mais le truc, c'est que je ne voyais personne être vraiment en dehors de tout ça. Ce qu'est cet autre besoin, en dehors de l'argent ? Je ne l'ai jamais défini précisément. Je sais qu'il est bien là, pourtant.

*

Bref, en tout cas, tous les jours après le travail, j'attendais. Enfin, pas tous les jours, pas au début. C'est devenu quotidien progressivement. Ensuite, j'avais mes réguliers. À ce moment-là, ça devient un truc à double sens, ils dépendent de toi et tu dépends d'eux. Une fois que ça en est là, savoir à qui la faute n'a plus d'importance parce que chaque personne obtient ce qu'elle était venue chercher.

Peut-être que ça a commencé parce que je ne voulais pas rentrer chez moi. À l'époque, chez moi, cela voulait dire la maison de mes parents. Ce n'était plus chez moi depuis longtemps, et le fait que cela le soit de nouveau, si tardivement, enfin tout est relatif, n'était pas facile, pas même simple.

Après tout, j'avais préféré aller en maison de correction plutôt que de rester chez mes parents, mais ça avait mal tourné. Pire que je ne l'avais pensé et j'avais envisagé le pire. Bien sûr, j'avais pris un départ hésitant là-bas et après ça te colle à la peau. Ce sentiment n'était pas nouveau pour moi, mais après on ne te lâche plus, on te traite comme un chien, on te tient en laisse – et je veux dire littéralement –, alors il fallait que je me tire, pour aller n'importe où.

J'ai fini par atterrir à la maison avec un grand M, et donc tous les jours, après le travail, j'évitais de rentrer. Et ce même si mes parents n'y habitaient pas et n'allaient pas revenir avant plusieurs mois. Ça ne changeait rien. Là-bas tout leur

appartenait. Presque rien n'était à moi. Ils ont viré mes affaires quand je me suis fait coffrer. De toute façon, tant que je restais là-bas, c'était comme si je leur appartenais aussi et je n'avais pas besoin qu'on me le rappelle.

Pendant un bon bout de temps, j'étais allée dans un bar après le boulot. Il se trouvait de l'autre côté de la rue, en diagonale par rapport à la gare. Assez vite, j'ai eu une histoire avec un des barmen. Ce n'était même pas pour le cul, mais pour la cocaïne, or ce n'est pas ma drogue préférée, alors je me suis vite lassée.

Quelque part, je me suis peut-être dit que si je traînais à l'extérieur du bar plutôt qu'à l'intérieur, je me ferais payer plutôt que de payer ou de faire donnant, donnant. Le donnant, donnant, tout le monde vous le dira, ça peut aller très loin, j'en avais déjà fait les frais pendant des années. En fait, j'étais née pour ça. Alors je ressentis le besoin de passer un cap. Ou de clarifier les choses.

Je franchis effectivement un seuil, celui de la porte – du bar, j'entends –, c'est-à-dire que je restai dehors. La première fois, je ne sais plus quand c'était, même si je m'en souviens bien. Et comme toujours, comme les autres, je me disais, bon, peut-être juste pour cette fois.

C'est la même raison qui fait que la première fois n'est jamais la dernière et que l'argent n'explique pas tout. La plupart des gens peuvent comprendre ça, mais en général ils préfèrent ne pas comprendre. L'argent justifie tout, il en a toujours été ainsi. C'est la meilleure des excuses, personne ne la mettra en cause, parce que tout le monde s'en sert.

Le premier, je ne voulais pas qu'il sache qu'il était le premier. Même avant que ça ne devienne un vrai travail je ne voulais pas que l'un d'eux s'imagine être le premier.

Après, évidemment, c'est un bon plan de les convaincre que c'est ta première fois, la première pour de l'argent en tout cas. Assez rares sont ceux prêts à en croire davantage. Et quand il devient impossible de leur faire avaler ne serait-ce que cela, alors tu essaies de les convaincre qu'ils sont différents, ou que ce qu'ils veulent est différent

Tu essaies toujours de les convaincre que tu aimes ça ou qu'ils te plaisent, au choix, selon les cas. À moins qu'ils s'en fichent. En un sens ceux-là sont les plus faciles, enfin, ça dépend.

Mais la vraie première fois, y'a peu de chance que tu veuilles que le type le sache, à moins que ça profite à quelqu'un d'autre. Et je m'étais promis de ne jamais bosser pour personne.

Alors la première fois, ce fut un soir passé à traîner. À passer devant le bar plutôt que d'y entrer. Puis devant ma voiture, sans la prendre. C'était gênant, mais plus pour le type qui venait de descendre du train que pour moi. C'était pas sa première fois, c'était clair, mais peut-être sa première fois si près de chez lui.

Quand j'ai vu ses mains fouiller dans son portefeuille, cela ne m'a pas tellement détendue, mais j'ai eu un déclic. On en était encore à parler du verre qu'il voulait me payer. Il demandait combien ça lui coûterait et s'inquiétait de la quantité de cash qu'il avait sur lui.

Je ne sais pas, peut-être envisageait-il un motel. Pas moi. J'aurais coûté plus cher, mais donné plus, alors hors de question que je quitte ce parking. Je voulais simplement qu'il me montre sa voiture.

Finalement, il dit : « On va où ? »

– T'as une voiture ? » Et voilà. Cette question-là était réglée.

La voiture était bien, bien pour ça. Une de celles avec un siège avant inclinable, d'une seule pièce. Pas le top pour conduire, mais pour s'asseoir, si.

Comme je le disais, il ne savait pas comment se comporter et il commença par m'accompagner de l'autre côté vers la portière passager. Il s'arrêta au niveau de l'insigne sur le capot.

Bref, je fis le reste du chemin toute seule et arrivai à ma portière avant qu'il n'atteigne la sienne. Obligée d'attendre qu'il m'ouvre.

Je portais une espèce de jupe courte. Il était en costume léger, dans les tons vert olive. L'automne était presque trop avancé pour s'habiller ainsi. Assez en tout cas pour que je porte des bas, des noirs avec une couture à l'arrière.

Ce que je veux dire par là, je suppose, c'est qu'on avait tous les deux la tête de l'emploi ce qui facilita les choses. En tout cas pour moi. En plus il était jeune et plutôt pas mal, c'était un plus aussi.

J'avais déjà touché l'argent, à l'extérieur de la voiture. Que faire d'autre à présent sinon me le faire, donc je posai ma main sur sa cuisse. Quand il fut prêt, j'ouvris sa braguette. Je le touchai un peu avant de baisser la tête.

Ça s'est bien passé, en fait, c'était pas la mer à boire. Il mit environ quatre minutes et quand il jouit j'avalai parce que ni lui ni moi n'avions prévu d'endroit où le mettre. En plus, il avait été correct donc je n'avais pas de raison de lui laisser tout un bordel à nettoyer.

Je ne m'attardai pas, principalement parce que je sentais qu'il préférerait pas. Je sortis simplement de sa voiture et marchai en direction de la mienne, avant de la dépasser.

Je me suis retrouvée dans le bar après ça.

Je dépensai une partie des vingt dollars à boire parce que le barman que je connaissais se pointa tard. Après, je restai

aussi longtemps que lui. Assise au bar jusqu'à la fermeture. Puis à une table jusqu'à ce qu'il eût fini de tout fermer, de faire la caisse et d'essayer quelques verres.

Une fois cela fait, il vint vers moi. Il écarta la table derrière laquelle j'étais assise. Se mit à genou, je veux dire entre mes jambes. Après, on s'envoya environ un demi-gramme, mais c'était plus du speed coupé à la coke que l'inverse, et ce n'était pas la première fois. Je n'étais quand même pas prête à faire une remarque. Pas encore. Je le notai dans un coin de ma tête, consciente qu'il allait falloir que je lui en touche un mot dans pas trop longtemps.

Ce genre de deal ne m'avait jamais beaucoup rapporté et maintenant c'était encore plus maigre. Comme je le disais, j'avais bien vu que je payais trop pour trop peu. Me faire payer dehors sur le parking me l'avait vraiment fait sentir, je suppose. Avant, c'était plus un concept.

J'imagine qu'on pourrait appeler ça une période de transition.

La transition ne dura pas très longtemps. Elle prit fin quand un nouveau type m'aborda. Quelques semaines seulement s'étaient écoulées, pas plus.

J'étais montée avec lui dans sa voiture plusieurs fois avant qu'il me demande de l'accompagner chez lui. En général je refusais, en fait, je n'avais jamais accepté. Dès le départ, j'en avais pris la résolution. Mais c'était le genre gros dur donc ça ne se refusait pas si facilement. Pas pour les raisons que vous imaginez, mais parce que ça m'attire. Et puis, il m'avait fait miroiter une carotte, sa femme.

Alors on alla chez lui en voiture. Ce n'était pas à plus de quinze kilomètres de la gare. On mit presque plus de temps à remonter l'allée qu'à y arriver.

Une fois chez lui, il me fit asseoir sur le canapé du salon puis appela sa femme en lui demandant de nous rejoindre. Ne sachant pas comment il avait envie de la jouer, je ne bougeai pas – buvant mon verre, fumant une clope, en silence.

Sa femme était assez belle, pas le style banlieue ni matrone, ce qui fut un vrai soulagement. Je l'inspectai atten-

tivement, consciente qu'il n'en attendait pas moins de moi. Elle paraissait timide, nerveuse. Il lui avait dit de se préparer à ma venue, ou à quelque chose. Je le voyais à sa tenue – un long déshabillé noir qui traîna un peu derrière elle quand elle traversa la pièce.

Elle s'assit à côté de moi. J'attendais toujours le signal, je ne la touchai pas. Je compris que jusqu'ici, tout suivait un plan préparé d'avance, donc j'éteignis ma clope, pour éviter qu'elle ne gêne.

L'épouse me toucha la joue d'un geste mal assuré et tremblant comme si elle cherchait la bonne façon de procéder. Quand ses doigts arrivèrent à mon cou, je me mis à frissonner comme elle. Je me retrouvai à trembler de tout mon corps et déjà je savais que ce n'était pas une bonne idée de continuer. Parce que je ressentirais quelque chose, et naturellement, c'est à peu près la dernière chose au monde que l'on souhaite en pareilles circonstances.

Je détournai la tête pour ne pas avoir à croiser son regard, de grands yeux marron, tristes tous les soirs, et pas seulement ce soir à cause de cette situation, je le savais. Pile le genre de visage dans lequel je devais éviter de plonger. Je savais que je ne pouvais pas me permettre de me laisser aller en présence de son mari.

Entre-temps elle s'était mise à me caresser les seins, alors j'ôtai mon chemisier et gardai mon soutien-gorge, parce qu'il me le demanda. Il m'ordonna de remonter ma jupe et d'ouvrir les jambes, et je le fis aussi. Pendant tout ce temps, je fixai mon sac à main. J'y avais rangé ma culotte quand il m'avait demandé de l'enlever dans la voiture. J'y avais mis la moitié de l'argent aussi.

Ne pas regarder sa femme ne résolut pas exactement tous mes problèmes. Elle en revanche avait réglé une partie

des siens et était moins hésitante. Elle s'était glissée sur mes genoux, face à moi. Je fus donc obligée de tourner la tête vers elle, et par ailleurs, comme je le disais, ne pas la regarder ne résolvait rien.

Je fis glisser le déshabillé sur ses épaules, commençai à l'embrasser là, en la tenant par la taille, et elle laissa le déshabillé tomber par terre.

Le mari était assis à présent. Je pouvais le voir par-dessus son épaule. Je sentais sa cigarette, entendais les glaçons dans son verre. Au début, fermer les yeux m'aida. Mais je remarquai que je préférais les garder ouverts. Ça paraissait plus sûr.

Elle portait une pièce de lingerie féminine dont je ne connaissais pas le nom. Je savais juste que ça se déboutonnait devant. Je le fis, en tout cas. Elle commença à m'enlever mon soutien-gorge, mais son mari l'arrêta. Il ne voulait pas non plus qu'on s'allonge sur le canapé. Il la voulait par terre, complètement nue.

Ce fut à ce moment-là que je devins nerveuse et commençai à chercher un moyen de fuir. Mais sans savoir pourquoi, car ce qu'elle me faisait à présent me poussait à me laisser aller en arrière une minute puis à m'accrocher à elle la minute d'après – en avant et en arrière jusqu'à ce qu'il se lève de sa chaise.

La seule chose qu'il enleva, ce fut sa ceinture. Il la lui passa autour de la taille et tira. Du coup, elle arrêta ce qu'elle était en train de me faire, ce qui le mit en colère, ou lui donna une excuse. Il s'était baissé derrière elle, tirait plus fort sur la ceinture et se frottait à elle, pour la pénétrer. Elle avait posé sa tête sur mes genoux et je la tenais. Je mis mes doigts dans sa bouche parce que je n'aimais pas les bruits qu'elle faisait. Les entendre m'était insupportable.

Quand il enfonça sa bite dans son cul, elle s'agrippa à moi. Elle avait les bras autour de ma taille et la tête écrasée contre mon ventre. J'aurais sans doute dû la tenir fermement aussi, mais à la place j'essayai de me dégager, or je n'arrivais pas à trouver une prise. C'est à ce moment-là que je remarquai qu'il me regardait.

Il la baisa méthodiquement. Bien profond, et ça lui faisait mal, c'était clair. Elle pleurait dans ma jupe. Mais l'expression sur son visage à lui ? Aucune, une ombre de sourire, mais rien d'autre. C'était peut-être pour ça que j'essayais de m'enfuir.

Il ne m'avait pas assez payé pour voir un truc pareil. Il m'avait payée suffisamment pour me le faire à moi, mais pas pour que je le regarde le lui faire à elle. Ce ne sont pas des mots en l'air, c'est purement égoïste. Croyez-moi, se faire mettre aurait été tellement plus simple.

Quand il en eut fini avec elle, on la laissa par terre. Je remis mon chemisier, pris mon sac, le suivis jusqu'à sa voiture. Je savais qu'on n'en avait pas terminé parce qu'il n'avait pas éjaculé. Il s'avéra – c'était toujours comme ça avec lui – qu'il en avait toujours pour son argent.

Une fois dehors, il m'enleva mon sac des mains. Le posa sur le capot de la voiture et appuya ma tête juste à côté. Il me maintenait les deux mains dans le dos et rien de tout cela ne me gênait. Je me sentais un peu engourdie et je ne me débattis pas. J'attendis, c'est tout.

Je sentis sa bite à travers son pantalon avant qu'il ne la sorte, puis je le sentis entre mes jambes, la frotter contre moi. Il me lâcha les mains. Je cherchai un truc auquel me tenir sur le capot de la voiture, mais en vain. Il n'y avait rien. Alors quand il me tira en arrière, je tournai le visage contre mon sac qui sentait la clope et le cuir ; une odeur familière.

Je ne sais pas si ceci serait arrivé s'il n'avait pas baisé sa femme, mais quand il me doigta, je devins fébrile. Il m'excitait, je le savais, et je ne pensais pas être capable de me retenir. Pire, je savais qu'il s'en rendait compte. Pas qu'il ait dit quelque chose. Pas besoin. Ce qu'il fit, ce fut enfoncer sa bite dans mon con et pas dans mon cul. Et comme ce n'était pas son style, je compris que c'était pour en avoir le cœur net.

Je ne mis pas longtemps après ça. Et même si je le fis en silence, je sus qu'il le sentait à sa manière de me tirer un peu les cheveux. Et pour couronner le tout, il se retira. Pour se branler. Sa queue était tout près de mon cul, mais après il l'écarta. Il remonta ma jupe et s'affala contre moi.

Ce n'était pas entièrement nouveau. Il se faisait toujours jour. Mais à chaque fois il me tendait son mouchoir pour que je m'essuie. Ce soir, pourtant, il m'en mit partout. Ce soir, il voulait que je rentre avec.

Après, il fit le tour et monta dans la voiture. Je n'étais pas totalement sûre de pouvoir bouger, mais je le fis. D'abord ma main, pour prendre mon sac, puis le reste de mon corps. J'avais du mal à tenir sur mes jambes mais je n'avais que quelques pas à faire.

J'ouvris la portière et m'enfonçai dans le siège. Il démarra la voiture. J'avais mon sac sur les genoux et je fouillai dedans pour trouver une clope. Dès que je l'eus allumée, il me la prit des mains, alors je dus recommencer. On resta silencieux jusqu'à ce qu'on arrive à la route. Puis il me demanda où me déposer parce qu'avant on s'était toujours vus au parking.

C'est là que j'aurais dû retourner. Ma voiture y était garée et je savais qu'il valait mieux qu'il ne sache pas où j'habitais. Mais mes facultés de réflexion me firent faux

bond. Et voilà qu'il suggérait de me déposer chez moi. « Où que tu habites », dit-il.

Alors cet homme, ce régulier, me dépose juste en bas de chez moi. Et sans que j'aie à le demander, il me donne le reste de l'argent. Et tandis que je suis en train de penser que ce n'est pas assez et plus jamais, on convient d'un nouveau rendez-vous, et il dit qu'il passera me chercher là plutôt qu'à la gare, et même si c'est un mauvais précédent, j'acquiesce.

Entrer dans la maison de mes parents me fit un effet encore pire que prévu, alors j'allai directement au salon, à cause du bar. Ouvrez leur vitrine à alcool et l'odeur de gin vous saute à la gorge. Mais j'y suis habituée. Je sortis une bouteille de vodka, je l'ouvris et m'en versai une petite dose dans le premier verre trouvé. Mes parents ne sont pas du genre à avoir des verres hauts, trop futiles à leur goût, je suppose.

Une fois le verre servi, je posai mon sac sur la table basse et me laissai tomber sur le canapé. Je pensais que chez eux – le couple – il n'y avait pas de table basse ni rien d'autre devant le canapé qui lui bouche la vue.

Le rendez-vous était fixé deux jours plus tard et je me rendis compte que ça tombait le week-end. Vendredi soir précisément. J'avais toujours mon boulot normal, où je devais me rendre tous les matins, mais ça paraissait de moins en moins possible.

Je commençai à sortir des trucs de mon sac. D'abord mes cigarettes, puis le briquet et enfin le cash. J'étais les quatre billets, neufs mais à présent froissés, des billets de

cent, sur la table. Je cramai le coin de l'un avec ma clope et j'aurais pu le laisser brûler, mais j'ai un peu trop le sens pratique pour ça. En dernier, je sortis ma culotte.

S'il voulait un week-end entier, il allait falloir qu'on parle argent. Le problème, c'était qu'il paierait. C'était ce qui l'avait rendu si incontournable. C'était en tout cas la raison que je me donnais. L'excuse pour laquelle je le laissais faire des trucs que je n'aurais jamais accepté d'un autre. Je veux dire, la toute première fois, il m'avait plaquée sur le ventre et prise par derrière sur la banquette arrière pour seulement quarante dollars. Après j'avais compris et lui avais dit que ce genre de trucs c'était plus cher.

Je me versai un autre verre que j'emportai au lit, avec les clopes. Je laissai le reste étalé sur la table. Je ne dormis pas beaucoup, et quand le jour se leva, je me dis autant me lever et aller au boulot. J'avais prévu de porter la même jupe. Celle avec l'accroc, pour me rappeler que peut-être quelque chose s'était passé ou avait changé.

Je gardais mon job normal pour les raisons que vous entendez tout le temps. La séparation commode entre la nuit et le jour. Une manière d'affirmer qu'il n'y a rien d'inhabituel.

J'étais déjà presque sortie de la maison quand je me rappelai que ma voiture n'était pas là. J'allai jusqu'à appeler un taxi, direction la gare, mais ensuite je montai dans ma voiture et rentrai à la maison.

Ce jour-là j'appelai pour me faire porter malade. Le lendemain, je donnai ma démission. En leur demandant de m'envoyer mon chèque par la poste. Je passai la journée et celle du lendemain à moitié comateuse. En réalité, je n'attendais qu'une chose, c'était sa voiture dans l'allée, et avant de l'entendre, j'avais mis des vêtements de rechange dans mon sac au cas où ça se prolongerait.

On ne parla pas d'argent et il ne m'en donna pas d'avance. J'aurais dû contester par pur principe, mais non.

Une fois chez lui, on s'installa dans le salon tous les deux, mais cette fois il était évident qu'on irait à l'étage. Je ne sais pas précisément pourquoi on tuait le temps, mais comme je n'étais pas d'humeur à poser des questions, je laissais faire.

Lorsqu'on monta les escaliers, il s'arrêta sur le palier pour me montrer des photos de ses enfants. Je lui faisais penser à une de ses filles en particulier, et je me dis, au moins pour l'instant tu me fais à moi ce que tu aimerais lui faire à elle. Au moins, elle est à l'école, quelque part, comme ses camarades.

On continua l'ascension puis on pénétra dans leur chambre à coucher. Sa femme était en train de prendre un bain. Elle avait laissé la porte de la salle de bains ouverte, pour nous voir entrer depuis la baignoire.

Il m'ordonna de m'asseoir au bord du lit, dans le champ de vision de sa femme. Il s'assit en face sur une chaise au dossier très droit qui avait un côté incongru ici. La chaise était contre le mur, près du montant de la porte et sa femme pouvait donc me voir. Elle pouvait aussi voir qu'il me voyait, mais sans vraiment le voir lui, juste son coude.

Je restai assise à attendre parce que je savais qu'il aimait donner des instructions. Je ne portais pas de culotte cette fois, j'apprends vite, disons. Il s'était penché vers moi dans la voiture et avait souri en le découvrant. C'était le genre de choses qui, pensais-je, pouvait me rapporter un peu plus de blé. Avec des mecs comme lui, qui aiment qu'on leur prête attention, c'est jouable.

Bref, quand il me demanda de me toucher, je n'eus rien à enlever. Et je n'envisageai même pas de déboutonner mon chemisier ni rien du genre parce que je savais déjà que ça faisait partie du truc pour lui. Que je reste habillée et pas elle.

N° d'éditeur : 2002
N° d'édition : 137961
N° d'imprimeur : 07XXXX
Dépôt légal : octobre 2007

Imprimé en France



Attention Heather Lewis

Cette édition électronique du livre
Attention d' *Heather Lewis*
a été réalisée le 15/02/2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en septembre 2007 (ISBN : 9782846821001)
Code Sodis : N38853 - ISBN : 9782846825313